

MIAS BRAH FEST IVAL

28 - 29.11.2018

Théâtre La Balsamine

Production **La Charge du Rhinocéros & Moussem**
Année **Maroc 2018 - WBI**

UNE HISTOIRE COMMUNE...

En 2014, la Belgique fêtait les 50 ans de la signature de l'accord de recrutement de main d'œuvre venue du Maroc en 1964. Le début d'une histoire commune qui s'écrit au présent et dont les développements dans le futur seront de nature à laisser des traces dans chacun de ces deux pays.

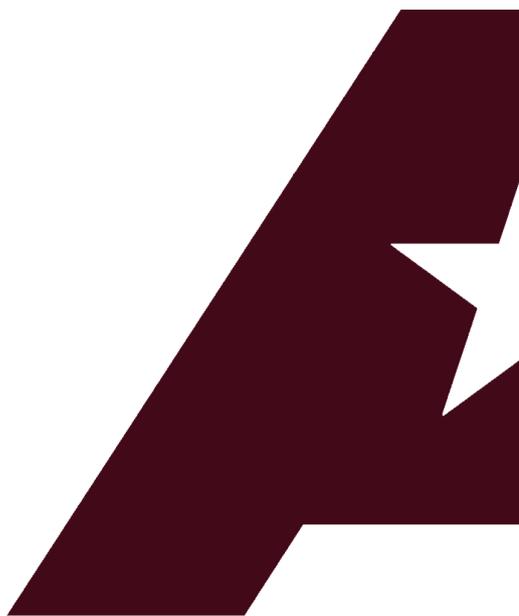
En 2018, Wallonie Bruxelles International célèbre l'année culturelle « Maroc » et c'est dans ce cadre que La Charge du Rhinocéros, Moussem et le Théâtre La Balsamine se réunissent pour organiser un festival qui fasse la part belle aux pratiques théâtrales marocaines, des pratiques peu connues sous nos latitudes.

Ce festival vise également à favoriser des échanges constructifs entre les artistes de la Fédération et les artistes marocains. Des rencontres dont nous espérons qu'elles déboucheront sur l'avènement d'un commun ou pour être plus précis encore d'un répertoire commun. En effet, si les réalités vécues dans chacun des pays diffèrent, ce XXIème est et restera celui de la globalisation qui fait se rapprocher des territoires à la vérité bien plus intimes que ce que les esprits chagrins voudraient nous faire croire. La méditerranée, en ce compris sur ses rives africaines, soit le Maghreb, ne relève pas d'une civilisation qui nous est si étrangère que ça. L'Europe comme le Maghreb ont vécu sous le même empire Romain, portent un héritage culturel ancestral fait des mêmes influences grecques, latines, arabes ou ottomanes. Cette filiation, ancestrale, la colonisation et les mouvements migratoires d'après-guerre l'ont renforcée. Cette Histoire faite de rencontres, de blessures, de conflits, mais aussi de rapprochements et d'unions, habite les mémoires et notamment celles des artistes qui en font le récit, n'hésitant pas, parfois, à remettre en question, les romans nationaux – d'où qu'ils viennent – frappés d'amnésies quelques peu troublantes.

Ce festival Masrah consacré à la scène marocaine et dont nous espérons pouvoir le pérenniser dans le temps est un jalon important dans le développement de contacts et de relations privilégiées avec un territoire, dont les bouleversements tel l'effet papillon nous reviennent en boomerang nous réunissant plus que jamais dans un seul et même bateau.

Soraya Amrani

Directrice – La Charge du Rhinocéros





PROGRAMME

Mercredi 28.11.2018

Le théâtre marocain

15h-16h : Ahmed Massaïa ***Traditions, pratiques et répertoire théâtral du Maroc***

16h30-18h : Débat ***Le Théâtre aujourd'hui au Maroc***

20h30 : Représentation spectacle ***Maman (je vois sans yeux et sans bouche je crie)***

Jeudi 29.11.2018

Belgique/Maroc filiation, diaspora et collaborations

19h : Lecture de fragments de ***Donia***, monologue de Taha Adnan

20h30 : Représentation spectacle ***Solo***

Théâtre de La Balsamine
Avenue Félix Marchal, 1 1030 Bruxelles



Contact

La Charge du Rhinocéros - info@chargedurhinoceros.be - 0032(0)2 649 42 40

Partenaires

Le Masrah Festival est proposé dans le cadre de l'année culturelle Maroc organisée par WBI. Le Masrah Festival est une production conjointe de la Charge du Rhinocéros et de Moussem, avec le soutien du Théâtre La Balsamine



AHMED MASSAÏA

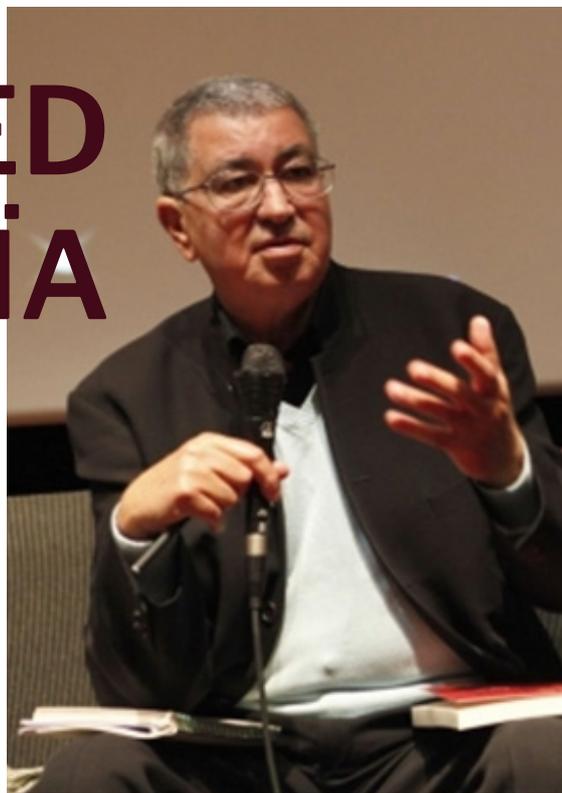
« Il n’y a qu’une seule morale : celle de l’excellence artistique »

Libé: Quel regard peut-on porter aujourd’hui sur le champ culturel au Maroc?

Ahmed Massaïa: Si on le compare à celui des pays développés – quoique comparaison n’est pas raison -, il est évident que nous sommes très loin du minimum requis. Ce qui est certain, c’est qu’au niveau des infrastructures culturelles, il y a des avancées notables. Mais le problème réside dans la production et la diffusion des produits culturels qui n’accompagnent pas ces efforts de mise en place de ces structures. Ensuite, notre société est de plus en plus schizophrénique. D’un côté, une jeunesse et des forces progressistes qui aspirent à toujours plus de modernité et, de l’autre, une frange importante de la société, conservatrice, qui tente de brimer toute tentative de briser les tabous et de se libérer des carcans du passé.

Comment évaluez-vous le débat public sur la relation entre la morale et la production culturelle et artistique ?

D’abord, à mon sens, il n’y a qu’une morale dans le domaine artistique : celle de l’excellence et de l’émerveillement devant la beauté. Le reste n’est que spéculations sur des valeurs parfois sans commune mesure avec les créations de l’esprit. Maintenant, il est vrai que nous assistons, à l’instar des sociétés arabo-musulmanes, à un bras de fer entre les adeptes de l’idéal du tout moderne et ceux qui revendiquent bec et ongles (pour ne pas



Ahmed Massaïa est universitaire et critique de théâtre. Après avoir enseigné le théâtre à l’Université, il a dirigé l’Institut Supérieur d’Art Dramatique et d’Animation Culturelle de 1993 à 2004, année où il prend sa retraite pour se consacrer à la recherche et à l’écriture.

Durant sa carrière universitaire, il a publié de nombreux ouvrages sur le théâtre et la culture, parmi lesquels; *Le Répertoire du Théâtre Marocain*, *Un désir de culture* - essai sur l’action culturelle au Maroc, *Une humanité à partager* - migration, mondialisation et question palestinienne, *Au nom du printemps arabe* - in *Nos indignations*, *Voix d’auteurs du Maroc*. A paraître; *Le jeune théâtre marocain* - essai sur la nouvelle création théâtrale au Maroc .

*Mercredi 28.11
15h-16h*

dire bombes et sabres) le retour aux valeurs anciennes voire aux temps obscurs et rétrogrades. Certes, le débat est intéressant, toujours intéressant, quand il porte sur les problèmes de fond dont souffre la société. Or, à mon sens, dans la plupart des cas qui occupent le champ sociétal, c'est un débat stérile qui ne concerne que le côté idéologique dont l'art et la culture n'ont que faire !

A-t-on une politique culturelle au Maroc ?

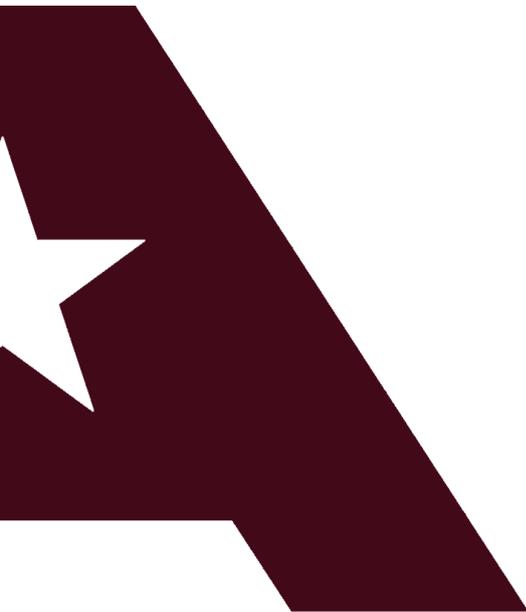
Il faudrait savoir ce que l'on veut dire par politique culturelle. Si c'est une stratégie gouvernementale pour le développement culturel, à coup sûr, non. Si l'on excepte les grands travaux - et là aussi il y a beaucoup à dire - l'argent consacré à la culture est dérisoire. Si c'est, par contre, un regard politique sur la culture, oui. On sait ce qui est advenu de la culture depuis l'indépendance du pays jusqu'à nos jours. Oui, car comment expliquerait-on la position de l'Etat vis-à-vis de certains domaines de la création qui touchent aux valeurs sacrées du pays, à la religion, à la femme, etc...? Regardez ce qui se passe aujourd'hui à propos de Much Loved, des deux filles d'Inze-

ggane, de Lhaqed... ! Il faudrait que les langues se délient et dénoncent toute atteinte à la liberté d'expression.

La production culturelle aurait changé de contenu au cours des dix dernières années. Comment expliquez-vous cette évolution ?

La production culturelle est toujours en phase avec l'évolution de la société et ses préoccupations idéologiques ou politiques, son degré d'ouverture sur le monde, sur la modernité, etc... Nous assistons depuis - disons une vingtaine d'années - à des mutations culturelles et artistiques importantes. Timides certes, mais importantes. Malgré quelques restrictions des espaces de liberté opérées ici et là, la création artistique et culturelle atteint parfois des dimensions esthétiques et thématiques novatrices. Cependant il faudrait une véritable opération d'éducation artistique pour que la culture soit prégnante dans la société.

Propos recueillis par Mustapha Elouizi (libe.ma)
Jeudi 2 Juillet 2018





HAMADI MAMAN – JE VOIS SANS YEUX ET SANS BOUCHE JE CRIE

Mercredi 28.11 - 20h30

Maman, un monologue théâtral dans lequel le comédien et auteur Hamadi raconte sa mère, son enfance, ses rêves. Rencontre.

Source inépuisable d'inspiration, surtout pour les hommes, la mère incarne mieux que quiconque le lien ténu entre l'intime et l'universel.

Racontée, croquée, encensée avec talent, tendresse et humour par de grands auteurs tels que Romain Gary («La Promesse de l'aube», Gallimard, 1960), Albert Cohen («Le Livre de ma mère», Gallimard 1954) ou encore Tom Lanoye («La Langue de ma mère», éditions de la Différence, 2011), cet archétype féminin, cette femme quotidienne et sublime se glisse aujourd'hui sous la plume du comédien Hamadi pour un seul en scène intitulé «Maman». Tout est presque dit.

Dans la continuité des spectacles qui depuis «Dieu ?!» (2008) alternent entre sujets plus politiques et plus intimes, voici donc après «Papa est en voyage» (Prix de la critique, meilleur seul en scène en 2008) ou «Sans ailes et sans racines» - un spectacle qui confronte un père laïc à son fils, islamiste radical, primé par la presse à Avignon et meilleur spectacle du Off en 2009 - un voyage plus introspectif, forcément touchant mais aussi teinté d'humour, de souvenirs, d'évasion et de vie.

L'oncle Haroun...

Incarnant tantôt la mère, tantôt l'enfant qu'il était, tantôt l'homme confronté à la maladie de celle qui l'a enfanté et à son désir de mourir dans son pays natal, Hamadi pose en filigrane la question suivante : que faire de nos anciens ? Une question plus aiguë encore auprès de la population immigrée.

Pour ne pas devoir y répondre de manière frontale, le comédien passe des rêves les plus fous au déni le plus flagrant lorsque sa mère, partie à

66 ans, croit sentir sa tête exploser et un volcan la dévorer tout entière. Loin de s'appesantir sur la maladie, l'artiste, de digression en digression, repart dans ses rêves et dit, entre autres, son admiration pour l'oncle Haroun dont on découvrira qu'il n'est peut-être pas si admirable que cela.

Introspection

«J'ai écrit ce texte il y a trois ou quatre ans mais je le monte seulement maintenant. Il va sans doute encore beaucoup bouger car mon écriture est très scénique. Je garde toujours un espace pour l'improvisation. J'évoque ici la mémoire, la transmission, le rapport à l'exil, des thèmes qui me sont chers. Mais également les liens entre parents et enfants. Ecrire permet aussi de garder intacts, vivaces des gens auxquels on a tenu. Avec 'Maman', je suis plus dans l'introspection.»

Haut en couleur

Né en 1958 à Midar, un petit village des montagnes du Rif, dans le nord-est du Maroc, Mohamed El Boubsi dit Hamadi est arrivé en Belgique en 1964. Sa mère, qui l'a mis au monde à 14 ans, avait vingt ans. Il allait en avoir six. Fils unique pendant 11 ans, il a perdu son père très jeune et a donc vécu longtemps avec sa mère, décédée à 66 ans. Personnage haut en couleur, préférant nettement le roi Baudouin à Hassan II, elle fit parfois honte à notre interlocuteur, selon l'inoubliable expression de Guy Bedos dans «Un éléphant, ça trompe énormément» (Yves Robert, 1976).

«Elle adorait conter des histoires. Tout était fiction dans sa vie. Elle m'a transmis son savoir, pas un savoir livresque mais sa connaissance de la vie. Ma mère est la personne la plus cultivée que j'ai rencontrée car elle s'est toujours intéressée à tout», nous dit Hamadi, prêt à lui rendre un vibrant hommage à travers ce monologue théâtral.

Laurence Bertels – La Libre Belgique

TAHA ADNAN

« *J'étais un produit fini, Made in Morocco* »

Exil, immigration, diaspora. Des termes qui trouvent facilement leur chemin dans le monde de l'art et de la culture. C'est probablement parce que l'immigration et l'exil se logent dans les profondeurs de l'esprit humain qu'ils s'expriment dans différentes formes d'art et qu'ils donnent naissance à de magnifiques œuvres littéraires. La confrontation à un nouvel environnement et la rencontre d'une autre littérature nourrissent la créativité tous azimuts.

Taha Adnan, un poète bruxellois d'origine marocaine membre du Collectif de poètes bruxellois, n'a jamais cessé d'écrire en arabe. Son dernier recueil de poème, *Ton sourire est plus beau que le drapeau national* est paru en arabe en 2016. Ces deux dernières années, il a également publié deux ouvrages collectifs ; le premier, *Bruxelles la marocaine*, est paru en français au Maroc et le second, *Ceci n'est pas une valise*, a été édité en arabe.

Vous êtes un poète qui a aussi écrit une pièce de théâtre. Pourquoi avez-vous tenu à éditer deux ouvrages collectifs ?

Taha Adnan : Depuis la publication du premier livre collectif, *Bruxelles la marocaine*, j'ai toujours eu l'envie d'une sorte de littérature arabe de Belgique, ou plutôt, d'une littérature belge en langue arabe. Dans ce domaine, il n'existe pas de tradition. La situation belge n'a rien de comparable à celle de la Grande-Bretagne ou de la France, où des auteurs arabophones se sont installés dès les années cinquante.



Quand le poète **Taha Adnan** arriva en Belgique, il avait 26 ans. « J'étais un produit fini, Made in Morocco », déclare-t-il. Aujourd'hui, cela fait plus de 20 ans qu'il vit à Bruxelles. Il écrit des poèmes en arabe. Comme les deux textes qu'il rédigea après les attentats de Bruxelles. Une conversation sur la langue, l'identité et Bruxelles.

Jeudi 29.11
19h

En Belgique, peu de gens écrivent en arabe, mais ils se font peu à peu plus nombreux. C'est ce mouvement que j'ai voulu stimuler avec le second ouvrage collectif, Ceci n'est pas une valise. J'ai demandé à dix-sept auteurs d'origines arabes diverses de raconter des histoires – j'ai essayé de ne pas concentrer l'attention sur Bruxelles. Par exemple, l'un des auteurs devait écrire sur Bruges. J'habite moi-même à Bruxelles, mais j'ai choisi de parler des Ardennes.

Pourquoi demandez-vous à des auteurs arabophones d'écrire sur la Belgique ?

Taha Adnan : Ce n'est pas tant le lieu, que l'humain qui m'intéresse. Nous sommes présents dans ce pays, d'autres parlent de nous ; les médias, les journalistes, les politiciens ... Nous ne devons pas rester sans rien dire. La littérature, la création et l'art nous permettent de raconter nous-mêmes nos histoires. La pluralité des personnages importe plus que les lieux. Ces récits mettent en scène l'ouvrier et le chômeur, le migrant et le réfugié, l'étudiant et l'intellectuel, etc.

La pluralité des personnages traduit la diversité de la présence arabe en Belgique. Un autre objectif était pour moi de donner une chance à ces auteurs de s'exprimer dans leur propre langue. Il est toujours possible de les traduire par après.

Justement, vous avez d'ailleurs choisi de publier des textes en arabe, pourquoi ?

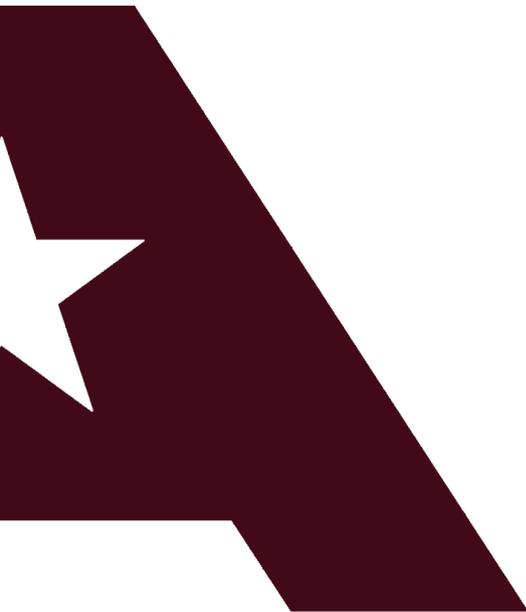
Taha Adnan : C'est un choix délibéré. Je pense que la langue d'écriture est très importante. Quand je pense et je parle en arabe, j'ai plus de contrôle sur mes idées et mes points de

vue. À travers les récits, je peux transposer plus clairement mes idées. J'exprime aussi mes inquiétudes et mes problèmes avec plus de profondeur, de sincérité, de nuance. Car la langue est porteuse d'une vision et d'une opinion du monde.

Le fait que nous vivons notre belgitude ici et que nous l'interprétons dans notre créativité et dans notre langue maternelle ne peut être qu'enrichissant. Pour la littérature arabe, d'abord, qu'on peut qualifier de littérature arabe en diaspora, voire de littérature belge en arabe. Quelques auteurs, comme Hazem Kamaledine et Allal Bourquia vivent en effet en Belgique depuis très longtemps. C'est aussi mon cas, j'habite depuis plus de vingt ans à Bruxelles et je suis belge depuis dix-sept ans. La Belgique, et Bruxelles surtout, sont devenus des éléments indissociables de l'identité de personnes comme moi. Même lorsque nous écrivons en arabe, nous exprimons notre belgitude d'une manière ou d'une autre et nous contribuons à la création de cette identité belge multiple qui sera demain, ou après-demain, peut-être le liant pour des Belges d'origines sociales, culturelles et linguistiques différentes.

Au niveau global émerge également une espèce de littérature mondiale où langue et lieu n'ont plus d'importance. Le monde de la littérature est un monde large, pouvant accueillir toutes les langues, et toutes les sensibilités, et toutes les directions culturelles et intellectuelles, et toutes les convictions.

Samira Bendadi
27 mars 2017





AKOUN THEATRE

SOLO

Jeudi 29.11 - 20h30

“Solo”, une fabuleuse mise en scène de «La nuit sacrée» de Tahar Ben Jelloun. Un texte fort, poétique et bouleversant qui a été savamment porté sur les planches et intelligemment orchestré..

«Grandiose», «magistral», «fabuleux»... les qualificatifs n'ont pas manqué pour décrire la dernière représentation de Mohamed Elhor, «Solo», d'après le roman «La nuit sacrée» de Tahar Ben Jelloun. Solo est un long poème tragique qui raconte l'histoire d'une femme exceptionnelle : Zahra, un être assexué, née femme et devenue homme par la volonté de son père. Le récit prend son envol lors d'une certaine nuit du Ramadan, à savoir la Nuit du destin. Le père de Zahra, à l'article de la mort, demande à sa fille de quitter la maison familiale pour s'engager dans sa nouvelle vie de femme.

Zahra part ailleurs et son destin la conduira à Agadir où elle rencontre Assise, réceptionniste au hammam. Celle-ci la prend en pitié et l'invite à venir vivre chez elle. Elle lui demande de tenir compagnie à son frère, le Consul, qui a perdu la vue lorsqu'il était enfant. Le Consul et la narratrice entament une relation qui ne plaît pas à l'Assise. Laquelle s'est vengée en ayant recours à l'oncle de Zahra qui, sitôt arrivé à Agadir, l'a accusée de mensonge, et de vol de l'héritage familial. La narratrice le tue violemment avant d'être incarcérée. En prison, elle s'escrime à vivre comme une aveugle en mettant un bandeau sur les yeux et trouve refuge dans ses rêves. Pourtant, cette parenthèse sera vite fermée avec le retour des soeurs de Zahra, qui lui en veulent encore d'avoir tenu un rôle de garçon et qui ont fini par lui coudre les lèvres du vagin.

Un texte fort, poétique et bouleversant qui a été savamment mis en scène et intelligemment orchestré. En effet, dès les premières minutes, on tombe sous le charme. On est saisi par un

rythme de jeu en perpétuel mouvement et qui est à la fois mouvant, surprenant et inattendu. Pas de décors cossus, pas trop d'effets sonores ni de jeux de lumière déplacés. Les scènes ont été conçues comme des tableaux ou plutôt des séquences cinématographiques servies par deux panneaux représentant les différents lieux de la cité (maison, terrasse, chambre, hammam, rue). Une scénographie savante a servi d'écran au jeu des acteurs qui ont donné vie au texte de Ben Jelloun et à ses personnages grâce à leurs performances finement subtiles. Leur jeu digne des meilleurs acteurs de composition a donné sa véritable chair au destin, aux tourmentes, aux fragilités et aux déboires des personnages en faisant résonner leurs interrogations et leurs controverses sur la question du genre, la religion, la domination, le bien et le mal,.... Le rôle de Zahra, merveilleusement campé par Hajar El Hamidi, nous a hissés au niveau de l'inaccessible quête d'une femme qui se cherche, qui découvre la vie et les indicibles délices de l'affranchissement. Il y a aussi l'aveugle, le sage, le personnage touchant qu'on aime tous avoir comme ami et qui a été magistralement interprété par Said El Harrassi. Il y a également la soeur qui n'arrive pas à retrouver ses marques sans son frère, joué avec finesse et grâce par Amal ben Haddou. Des acteurs qui ont réussi une prestation qui enchante et facine à la fois. Et ce fut tout à fait attendu d'un metteur en scène de la trempe de Mohamed El Hor, un fou de théâtre et des beaux textes. Un artiste, un vrai, qui exige trop de lui-même et de ses acteurs et qui place toujours la barre très haut. Un vrai connaisseur de la scène qui sait diriger ses acteurs avec une finesse et une adresse qui relèvent du grand art.

Hassan Bentaleb
13 Avril 2017